



GAUMONT PRÉSENTE



**ROSCHDY
ZEM**

**DORIA
TILLIER**

**GUILLAUME
GALLIENNE**
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

**DAMIEN
BONNARD**

**VINCENT
PEREZ**

UNE AFFAIRE D'HONNEUR

UN FILM DE **VINCENT PEREZ**

Durée : 1h40

AU CINÉMA LE 27 DÉCEMBRE

SERVICE PRESSE GAUMONT

Quentin Becker

Tél : +33 1.46.43.23.06 - quentin.becker@gaumont.com

Vana'a Edom

Tél : +33 1 46 43 21 51 - vanaa.edom@gaumont.com

RELATIONS PRESSE

Laurent Renard

Tél : +33 1 40 22 64 64

laurent@presselaurentrenard.com

Matériel presse téléchargeable : www.gaumontconnect.com



SYNOPSIS



Paris 1887. À cette époque, seul le duel fait foi pour défendre son honneur. Clément Lacaze, charismatique maître d'armes se retrouve happé dans une spirale de violence destructrice. Il rencontre Marie-Rose Astié, féministe en avance sur son époque, et décide de lui enseigner l'art complexe du duel. Ils vont faire face aux provocations et s'allier pour défendre leur honneur respectif.



ENTRETIEN AVEC VINCENT PEREZ



Pourquoi ce film sur le duel ?

J'ai toujours voulu réaliser un film autour du sujet, comme un vieux rêve, sans jamais vraiment trouver comment et dans quelle époque. Mais en vérité, il fallait surtout que je sois prêt en tant que cinéaste.

Dans ma carrière d'acteur j'ai fait plus d'une trentaine de combats, à l'épée, au sabre et fleuret, notamment dans LE BOSSU, LA REINE MARGOT et FANFAN LA TULIPE. J'ai travaillé avec des cascadeurs chinois, russes, américains. Parmi eux de très grands maîtres d'armes dont William Hobbs, qui a signé parmi les plus beaux duels du cinéma, dont ceux des DUELLISTES de Ridley Scott, jusqu'au fameux GAME OF THRONES.

Sur le tournage de J'ACCUSE, dans une discussion, Jean Dujardin m'a dit que je devrais faire un film sur le sujet du combat. Il a alors réouvert cette boîte de Pandore que j'avais fermée. Je me suis rendu compte que le désir de réaliser un film sur le sujet était resté intact. Mais cette fois-ci je me sentais prêt. Je me suis immédiatement mis à effectuer des recherches.

Avec une certaine surprise je découvre très vite en ligne « *L'Annuaire du duel, 1880-1889* », un document qui recense les plus grands duels de ces neuf années là où, précisément, ils connurent en France un véritable boom. Un autre ouvrage a été très important pour le film : « *L'art du duel* », écrit en 1886. C'était la Bible de tous les duellistes de l'Hexagone. Écrit par Adolphe Eugène Tavernier, qui possédait une salle d'armes et qui était à la fois collectionneur, auteur et journaliste et escrimeur. Le livre est une mine d'informations sur le duel, sa technique, ses armes, ses règles, sa noblesse et son protocole. À l'époque « *L'art du duel* » a

remplacé l'autre référence absolue écrite en 1836, l'ouvrage du Comte de Chateaulliard, qui contient des pages passionnantes sur l'évolution des différentes techniques de combats. J'avais une belle matière pour construire une histoire...

Restait à en tirer un scénario...

Parce que la seconde partie du XIX^e fut, si j'ose dire, « *le siècle d'or* » du duel, j'ai d'abord voulu faire un film sur ses hommes et les devoirs qui leurs étaient assignés : cette obligation de courage viril, de fierté, de maîtrise de la peur et de cette charge folle de défendre son honneur. Lorsque les jeunes et moins jeunes messieurs pensaient que cette valeur avait été bafouée, ils n'hésitaient pas à mettre leur intégrité physique et morale en jeu, sinon leur vie, pour obtenir réparation.

J'ai pensé à l'incidence, sur eux, de la guerre de 70 et surtout de sa défaite. J'ai compris qu'il fallait que j'intègre dans le portrait psychologique de ces hommes, ce devoir moral supplémentaire qu'ils s'étaient créés à l'issue de cette déconfiture, de restaurer leur identité et de retrouver leur honneur perdu. Un devoir parfois si lourd à porter que certains d'entre eux — représentés dans mon film par le Colonel Berchère — ne pouvaient retrouver leur envie de vivre qu'en allant de nouveau braver la mort... comme si inconsciemment par ce biais ils pouvaient réécrire l'Histoire.

À force de recherches passionnantes dans toutes les histoires vraies et extraordinaires autour du duel, a fini par émerger le personnage qui allait servir de pivot à mon histoire : un ancien militaire, taiseux, assez austère, qui incarne l'idée de la noblesse du maître d'armes et qui a une forme de pureté intangible. J'ai imaginé que, dévasté par la débâcle de 70 et la mort de nombre de ses amis, cet homme qui aurait traversé l'horreur, serait devenu, à sa manière, une sorte de « Samouraï ».

Le maniement des armes constituerait désormais le seul centre d'intérêt de son existence : il consacrerait sa vie à former et entraîner des duellistes, autant pour essayer de leur apprendre à vaincre et à sauver leur vie, que pour leur inculquer le sens de la droiture. Je l'ai appelé Clément Lacaze en souvenir de mon premier professeur d'escrime au Conservatoire et je l'ai « *nourri* » non seulement de tous les maîtres d'armes

qui m'avaient marqué, mais aussi des nombreux héros de cinéma qui m'avaient fasciné, ceux des SEPT SAMOURAÏS, et des grands films de Kurosawa ainsi que les westerns de John Ford et d'Howard Hawks. Quand « *mon* » Clément Lacaze a été entièrement « *dessiné* », je me suis rendu compte qu'il ressemblait au héros idéal de mon enfance.

Pourquoi avez-vous situé votre film en 1887 ?

C'était une année idéale, car charnière. Avec les premiers soubresauts des éclairages électriques, l'arrivée du gramophone, la motorisation des véhicules et la construction du premier étage de la tour Eiffel, cette année est assez extraordinaire, c'est véritablement un monde qui change. Elle annonce à certains signes — dont la timide percée du féminisme — l'arrivée du XX^e siècle et de son modernisme.

Mais c'est une époque encore très marquée par les traditions du XIX^e, notamment celles des codes sociétaux. La pratique du duel s'est encore intensifiée à partir de 1881 avec la promulgation de la loi sur la liberté de la presse. Autorisés du jour au lendemain à publier ce qu'ils voulaient sans risque de censure, les plumitifs de tous bords, journalistes comme écrivains, multiplièrent les provocations, suscitant une hausse sans précédent des demandes de réparation. Il en résulta que les grands journaux nationaux comme *Le Figaro*, *Le Gil Blas* ou *Le Petit Journal* et beaucoup d'autres, se dotèrent de salles d'escrime pour former leurs journalistes aux techniques du duel, et ils accordaient une prime à leurs collaborateurs engagés dans un combat.

Au début du film, des escrimeurs dans une salle d'armes échangent sur le triple assassinat de l'avenue Montaigne (trois femmes égorgées). J'évoque cette affaire parce qu'elle est considérée comme étant le premier fait divers qui fit vendre du papier et qui passionna toute la France, ce fut un phénomène dans le monde de la presse. Le nombre des demandes de réparation explosa, et par conséquent, celui des duels.

Ferdinand Massat, interprété par Damien Bonnard, a-t-il vraiment existé ?

Oui Massat a vraiment existé. Il a vraiment raillé les femmes et il s'est vraiment battu. Sa misogynie, comme celle de nombre de ses confrères, serait impensable aujourd'hui.



Il traîna à maintes reprises dans la boue Marie-Rose Astié de Valsayre — incarnée par Doria Tillier — qui a réellement existé elle aussi.

Si votre film exprime une fascination pour le duel, son protocole et sa beauté, il en dénonce en même temps l'absurdité, d'une façon sourde d'abord, puis flagrante dans la scène finale...

Pendant le tournage, on me demandait souvent si mon film allait faire l'apologie du duel, et je répondais que je ne pouvais pas vraiment répondre à la question, parce que le sujet du film était le duel proprement-dit : ce qui le suscitait, comment on s'y préparait, comment il se déroulait, quelles étaient les règles auxquelles il était assujéti, ce qu'il traduisait de violence chez ceux qui s'y adonnaient, et aussi, les raisons pour lesquelles il fascinait. C'est probablement la question que le film pose.

Si on regarde UNE AFFAIRE D'HONNEUR, on s'aperçoit que plus on avance dans le récit et plus il révèle le caractère implacable et absurde de cette pratique.

Mais en même temps, une partie de moi reste assez séduite par le fait que le duel réglait, une fois pour toute, le conflit entre les deux protagonistes.

J'y vois aussi une idée assez belle du courage et d'une certaine philosophie qui met le duelliste dans un état presque mystique. Le duelliste s'élève au-dessus du niveau des hommes, ce qui créait l'admiration de ses contemporains. Beaucoup de grands penseurs se sont battus en duel, parmi eux Franklin Roosevelt, Maupassant, Proust, Alexandre Dumas... La liste est longue et impressionnante.

Alexandre Pouchkine fut tué lors d'un duel avec Georges d'Anthès.

Votre film, le quatrième de votre carrière de cinéaste, a la tension et le réalisme, à la fois cru et sensuel, de ceux de Patrice Chéreau, dont vous avez été l'élève, puis le comédien. Vous y êtes-vous référé ?

Inconsciemment peut-être, mais pas volontairement. Une chose est sûre, UNE AFFAIRE D'HONNEUR est le film le plus proche de moi.

Pour le réaliser, j'ai accompli un important travail de recherches qui ont résulté en 250 pages illustrées par plus 1200 images de références (gravures, portraits, tableaux...). Comme j'y avais consigné ce que je voulais et aussi ce que je ne voulais pas, et que je l'avais orchestré en séquences, comme un double imagé de mon scénario, je l'avais mis à la disposition de tous les chefs de poste (accessoiristes, décorateurs, costumiers, maquilleurs, etc..). Il s'est avéré précieux pour les discussions sur les textures et les couleurs prédominantes du film à venir. Parallèlement, j'ai dessiné au crayon toutes les scènes du film. Je voulais pouvoir m'y référer en cas de doute ou d'oubli. On imagine un film en l'écrivant, je voulais préserver mon film rêvé donc je l'ai dessiné. J'ai rempli des dizaines de cahiers, fait des milliers de dessins, ça m'a pris un temps fou.

Un mot sur la photo de votre film. Elle paraît très naturelle...

J'ai voulu raconter cette histoire avec le plus de réalisme possible, sans recourir aux effets, ou en tous cas, le moins possible. L'idée étant moins de créer du « beau » que de rester dans le vrai. Lucie Baudinaud, ma cheffe opératrice, et moi avons surtout cherché à restituer la lumière de l'époque. En cette fin du XIX^e, le monde change, et l'éclairage suit le mouvement. Les lampes à pétrole commencent à disparaître et l'électricité s'installe un peu partout, provoquant de l'émerveillement mais aussi des peurs. Une rumeur circulait que l'électricité pouvait rendre aveugle, mais elle fut acceptée et changea de manière radicale l'éclairage des rues et des intérieurs. Rappelons-le au passage — les lampes à gaz provoquèrent de dramatiques incendies, comme celui de l'Opéra-Comique, un sinistre gigantesque dont les femmes payèrent le plus lourd tribut, prisonnières de leurs robes qui les transformèrent en torches vivantes. C'est une des raisons pour laquelle Marie-Rose Astié de Valsayre revendiquait, pour les femmes, le droit au port du pantalon qui leur était formellement interdit par la loi.

Marie-Rose Astié de Valsayre, justement. Pourquoi, dans votre film d'hommes, avez-vous accordé tant de place à cette femme ?

Ce n'était pas prévu. Mais Marie-Rose m'a frappé par son sens de l'honneur — qui était à l'époque, essentiellement une affaire d'hommes ! — et sa modernité.

Elle était musicienne, compositrice, veuve, et avait été ambulancière pendant la guerre de 70. Malgré les difficultés de son existence, elle a consacré l'essentiel de ses (multiples) talents à la revendication des droits des femmes, l'égalité des salaires, le droit à l'honneur, le droit de vote, etc.... Ce qui, en cette fin du XIX^e était d'une audace incroyable. Quand on lit ses écrits, on dirait ceux d'une femme d'aujourd'hui ! Dans une société machiste, rigoriste et patriarcale, elle a osé incarner l'avenir.

Pourquoi avez-vous choisi Doria Tillier pour l'interpréter ?

Je n'ai jamais pensé à quelqu'un d'autre que Doria pour être Marie-Rose. L'impertinence, l'esprit, la franchise, la liberté... elles ont tout en commun. Elles ont le cran de dire les choses. Et puis Doria a une allure singulière, elle ressemble physiquement à la vraie Astié. Elle est grande, belle, moderne, et est aussi très changeante : en une seconde, elle peut devenir une autre. Elle n'avait jamais fait de film en costumes, on la découvre sous un jour nouveau.

Doria a été merveilleuse d'écoute et d'attention. Elle construit de prise en prise avec toujours cette belle humilité au service du film. J'ai adoré travailler avec elle.

Avez-vous aussi pensé tout de suite à Roschdy Zem pour être Lacaze ?

Roschdy est apparu dès le stade de l'écriture. Comme des flashes, il rentrait petit à petit dans le personnage que j'imaginai. Roschdy est un acteur qui fascine. Son charisme est tel que même sans parler ni bouger, il crève l'écran. Il a quelque chose de très touchant que je voulais qu'on perçoive chez Lacaze de mon film : sous la force, la détermination, et le calme qu'il dégage, on sent chez lui comme une grande nostalgie et finalement une grande sensibilité. Quand j'ai contacté Roschdy, j'étais très nerveux car je ne voyais que lui dans le rôle. J'ai eu une chance inouïe qu'il accepte le challenge.

Non seulement il est Lacaze dont je rêvais, mais au-delà de cela, il apporte aussi une modernité au film : il donne l'impression de réinventer cet emploi et cette époque. Avec un côté western.

Il n'est pas facile de s'initier à l'escrime. Tous les acteurs du film qui ont dû s'y mettre - Doria Tillier, Damien Bonnard, Noham Edje - vous le diront : c'est même assez douloureux



et très frustrant, cela demande beaucoup de travail et de l'humilité ! Pour devenir le maître d'armes plein de maîtrise que Roschdy interprète, il a dû travailler pendant plusieurs mois.

Vous aviez déjà en tête toute votre distribution ?

À part Doria et Roschdy, je l'ai constituée petit à petit. En outre, le film ayant été plusieurs fois repoussé, il a fallu à chaque fois se réadapter. C'est Roschdy qui m'a suggéré Damien Bonnard pour être Ferdinand Massat. Je ne connaissais pas Damien. Il s'est révélé être un diamant brut. C'est un acteur totalement instinctif : on lui donne une indication, il se lance à fond, sans filet, et c'est le plus souvent formidable.

La participation de Guillaume Gallienne n'était pas préméditée non plus. J'ai été heureux que ce grand comédien que j'avais rencontré sur FANFAN LA TULIPE offre sa profonde intelligence du jeu pour incarner l'intellectuel de l'art des armes que fut Adolphe Eugène Tavernier. Guillaume est un comédien rare : il magnifie les dialogues et les rôles. Et puis Noham Edje pour Adrien, il a fait des essais et ce fut comme une évidence. Il est très précis et ce fut un bonheur de travailler avec lui, il a d'ailleurs très vite compris le langage des armes.

Sur votre film, qui a initié vos « bretteurs » ?

Mon ami et maître d'armes Michel Carliez que j'ai connu sur CYRANO. Nous avons fait LE BOSSU, FANFAN LA TULIPE, DEMAIN DÈS L'AUBE et tant d'autres films... Il m'entraîne pour chaque film où des épées sont engagées. J'ai rencontré Michel alors qu'il assistait William Hobbs (LES DUELLISTES). Will était la grande référence des anglo-saxons, un homme merveilleux, qui aimait l'improvisation dans les combats.

La technique de Michel est dirigée vers l'entraînement et le travail. Il inculque le contrôle et la précision dans la vitesse. Il est le seul héritier légitime de l'escrime que je connaisse au cinéma. Il fait partie de cette école noble des armes, et poursuit le long chemin de ses aïeux et de son père Claude Carliez. Il connaît l'histoire du maniement des armes, comme peu de gens. Michel est un homme précieux, car il détient la mémoire de l'histoire de cette discipline, qui est en train de disparaître.

Vous aussi, pour être Berchère, vous avez dû vous remettre à l'escrime...

Oh oui, il a fallu que je m'y remette, tout en préparant et en réalisant le film. Mon premier combat à l'épée, je l'ai fait au théâtre avec Patrice Chéreau qui m'avait engagé pour jouer

Laerte dans HAMLET qu'il montait à la Cour d'Honneur du Palais des Papes à Avignon. C'est Raoul Billeret qui nous avait fait travailler les scènes d'escrime. Sa technique était précise et brutale, c'était une expérience extraordinaire, quatre mois de répétitions pour un combat. On jouait tous les soirs et le spectacle durait cinq heures. Après Avignon j'ai dû faire une centaine de représentation. Avec le génial, Gérard Desarthe qui avait le rôle-titre et tenait vaillamment le choc, on a cassé sept lames au cours de nos duels. Elles se sont toutes envolées, retombant au petit bonheur la chance, sur le plateau ou dans le public. Une vraie folie !

L'escrime n'a plus cessé de m'accompagner, dans ma carrière, jusqu'à ce film. Gérer ce dernier, derrière la caméra et en même temps y livrer des combats devant — surtout le dernier, au sabre et à cheval ! — a été le pari le plus galvanisant de ma carrière.

C'était la première fois que j'étais acteur dans un film que je dirigeais, mais comme celui-là portait sur une discipline que je connais, j'aurais sans doute été frustré de ne pas m'y distribuer. En plus, Berchère avait trois combats à disputer, je savais jusqu'où j'allais pouvoir les emmener.

Cela dit, l'expérience a été assez éprouvante. En tant que photographe, je suis toujours très en contrôle de l'image. Quand je jouais Berchère, cela m'était impossible et cela me perturbait : j'avais le sentiment de « lâcher prise ». Bizarrement, en contrepartie, j'avais en jouant comme l'impression « d'entrer » physiquement dans mon film. C'était comme passer de l'autre côté du miroir. Cela dit, plus concrètement, il m'a semblé que jouer avec mes partenaires m'a rapproché d'eux.

Est-ce que ça fait peur de mettre en scène des comédiens qui se battent en duel ?

En l'occurrence non. Le niveau de risque d'accident était pratiquement nul : chaque combat avait été réglé au cordeau. Bien sûr on reçoit parfois un coup, mais c'est une dose de rappel, pour rester vigilant. J'ai reçu des coups dans le passé, mais là on s'en est sorti sans accident.

En général avec les combats d'épée, par crainte que le public trouve cette pratique

rébarbative ou répétitive, on lui donne dans les films une fonction de « pause », de respiration. Un combat commence, on le tourne : c'est spectaculaire et distrayant. Mais au bout de quelques passes, on le coupe, et on le reprend juste avant son dénouement pour continuer le récit. Dans le cas de mon projet, procéder ainsi n'était pas envisageable, j'étais contraint de tourner les échanges car ils faisaient partie du récit, et qui plus est, en montrant ce qu'ils provoquaient autour.

Avec Michel Carliez, ma cheffe opératrice et le premier assistant James Canal, on a beaucoup réfléchi. Il a fallu qu'on soit tous ensemble, que Michel et Lucie Baudinaud se fassent une totale confiance et qu'ils soient à l'écoute de l'autre, même dans les moments de tensions, d'autant qu'on ne disposait que de 39 jours de tournage. On n'avait que deux ou trois jours pour tourner chaque combat.

Il fallait déterminer le montage de chaque plan, et qu'on les enchaîne sans trop se poser de question pour pouvoir tout tourner. On a d'abord pré filmé nos cinq combats, pendant la préparation, avec une petite caméra. Ensuite, la monteuse du film Sylvie Lager a monté les combats. Pour chacun d'eux, on a cherché à être au plus près de la vérité.

Le travail du son était primordial car il participe beaucoup à l'émotion ressentie par le spectateur lors des échanges. Le fleuret siffle, l'épée tinte, le sabre tranche. Les lieux, les sols et l'environnement étaient autant de choix majeurs pour la réussite des combats. Tout ce travail préparatoire a exigé une précision d'orfèvre. Pour leur donner du souffle et faire ressentir le réalisme des situations.

Vous avez écrit UNE AFFAIRE D'HONNEUR avec Karine Silla qui est votre épouse. C'était votre troisième scénario écrit ensemble. Comment avez-vous procédé ?

Nous avons suivi ce principe selon lequel lorsqu'on écrit à deux, il faut un leader. Quand Karine a l'idée d'un projet, c'est elle qui a cette place.

Pour UNE AFFAIRE D'HONNEUR elle m'a encouragé dès le début à me lancer dans

l'aventure. La finesse d'écriture et la beauté des dialogues c'est elle. En général quand je tiens le lead, je fais une proposition, puis elle affine, elle creuse, trouve des perles... et puis de passe en passe, on élague, pour trouver l'essence même des dialogues.

Karine a aussi plus particulièrement travaillé sur la dimension psychologique des rapports entre les personnages que l'on affinait au fur et à mesure des versions. Le danger c'était l'odeur de poussière, le film vieux avant même qu'il naisse. Il fallait toujours avoir ce sentiment de modernité et cela a été mon guide tout du long de la fabrication. L'idée était de réaliser un film moderne qui fasse écho à notre époque. Il fallait que les personnages de cette histoire nous parlent aujourd'hui.

Quel jugement portez-vous aujourd'hui sur votre film ?

C'est trop tôt pour le dire, je suis en général très dur avec mon travail, mais ce film est un accomplissement dont je suis assez fier.

Le sujet est fascinant, le duel existe depuis le Moyen Âge et s'est arrêté qu'avec la deuxième guerre mondiale. Le dernier duel a eu lieu en 1967, entre Gaston Defferre et René Ribière, c'est dire que cette pratique a perduré longtemps.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR est un film qui dénonce, à sa façon, l'absurdité de la violence et de la guerre. Mais il explore aussi la possibilité de défendre sa réputation. Il est moderne par ce biais, parce que tout en étant un film d'époque, il interroge sur le respect de la dignité et de l'honneur. C'est un sujet qui reste d'actualité avec les réseaux sociaux. Ces constants faits divers qui véhiculent des éléments transfigurés, qui créent, exacerbées par notre fascination du pire, des rumeurs indélébiles. La parole à l'époque était vivante, frontale, contrairement à internet et sa parole virtuelle sans visage qui laisse les personnes dans l'incapacité de se défendre. L'idée de la dignité est une question intéressante. Existe-t-elle encore ? Peut-on la défendre ? Est-elle vitale ? Si oui par quel biais la défend-on ? Par les avocats et la législation, ou par la rumeur ?

Une de mes grandes satisfactions, est de rendre hommage à une femme, Marie-Rose Astié de Valsayre, en avance sur son temps. J'espère que ce film fera parler d'elle comme étant une des premières femmes militantes, en avance sur son temps, qui a voulu changer l'ordre des choses, parfois avec une épée.





ENTRETIEN AVEC **ROSCHDY ZEM**



Qu'est-ce qui vous a séduit dans le scénario ?

Ce qui m'a séduit c'est, je crois, son caractère historique et cette manière qu'il avait de montrer le duel et de l'analyser... Enfant, comme beaucoup de petits garçons, j'avais adoré les films de cape et d'épée et aussi les westerns où il y avait beaucoup de duels au revolver, comme ceux de Sergio Leone. Quelques dizaines d'années après, ce récit très romanesque a fait remonter en moi ma fascination de gamin pour les affrontements d'homme à homme. Je l'ai trouvé d'autant plus intéressant qu'il se situait dans cette France de la fin du XIX^{ème} siècle, riche en événements et conflits qui annonçaient en filigrane un changement de société. Il se trouve que c'était une période que je connaissais peu et que je n'avais jamais encore vue au cinéma, du moins exploitée sous cet angle. Et puis, au centre du récit, dans un rôle de pivot qu'on me proposait, il y avait ce personnage de Clément Lacaze, à la fois discret, secret même, et marmoréen.

Avez-vous été surpris que Vincent Perez vous propose ce rôle de Lacaze, à vous dont la carrière n'a pas été jalonnée par des films de duel ?

D'une façon générale, je suis toujours surpris quand on m'appelle pour un rôle quel qu'il soit. Depuis le temps que je fais ce métier, je me demande comment j'arrive encore à provoquer du désir chez un metteur en scène. Cela dit, en ce qui concerne Lacaze, je crois que Vincent avait besoin d'un acteur, un peu, si j'ose dire, « fatigué ». Lacaze est un personnage sur la fin de la pleine possession de ses moyens, un type dont la force tranquille commence à s'en aller. Le fait qu'il soit désormais obligé d'avancer en laissant deviner ses faiblesses et sa

fragilité, l'auréolait, malgré lui, d'une dimension poétique. Il était exactement le genre de personnage que j'ai de plus en plus envie d'incarner.

En dehors de son côté cabossé, pour ne pas dire anéanti, qu'avez-vous aimé chez Lacaze ?

Sa complexité. Lacaze est un nostalgique et un ascète. C'est un homme qui a un sens aigu du devoir et qui déteste la malhonnêteté et l'arrogance. C'est un beau personnage. Il sort du lot de cette France bourgeoise du XIX^e qui pouvait avoir une attitude un peu hautaine. J'ai tout de suite eu envie de le jouer...

Le fait qu'il soit un escrimeur hors pair vous-a-t-il fait hésiter ?

Pas une seconde. J'avais déjà abordé l'escrime, en 2001, pour les besoins de BLANCHE. Dans ce film de Bernie Bonvoisin, je jouais un espion à la solde de Mazarin. Comme ses scènes de combats étaient nombreuses, j'avais dû beaucoup m'entraîner et j'avais adoré ça. Mon seul regret avait été que la plupart de ces scènes avaient été coupées au montage. Dans UNE AFFAIRE D'HONNEUR, comme elles étaient le cœur de l'intrigue, elles ne risquaient pas de subir le même sort. Je me suis remis à l'escrime avec un grand bonheur. J'aime les films qui obligent à se frotter à des activités physiques nouvelles ou qu'on n'a pas pratiqué depuis longtemps. Cela dégonfle les egos car on est obligé de les aborder avec humilité. L'escrime en particulier, parce que c'est une discipline d'une grande intensité, et qui exige une condition physique exceptionnelle.

Vous y remettre a-t-il été difficile ?

J'en ai bavé, mais ça n'a quand même pas été l'enfer : souffrir physiquement pour une bonne cause ne me dérange pas. J'étais bien entouré : il y avait les autres comédiens, Doria, Damien, Noham et notre professeur Michel Carliez, qui est le maître d'armes par excellence du cinéma français. Entre lui et Mario Luraschi qui est pour sa part le prince des conseillers équestres (Mario a plus de 500 films à son compteur dont JAPPELOUP et LES TROIS MOUSQUETAIRES), nous étions entre les mains de sacrés experts. C'était un peu comme si on nous avait préparés au permis de conduire sur une Ferrari : exaltant

et extrêmement enrichissant. Même si je n'ai pas atteint les niveaux de compétence de Mario et de Michel, « mon » Lacaze y a certainement gagné en crédibilité. Pour moi, il n'y a rien de plus efficace qu'un entraînement physique pour ancrer un personnage, pas même la plus pointue des préparations mentales.

L'escrime est une pratique dangereuse. Avez-vous craint un geste malheureux, de votre part ou de celle de vos partenaires ? Pendant le tournage n'avez-vous pas été gêné par la proximité des caméras ?

Ni l'un ni l'autre. Michel Carliez est un professeur tel qu'avec lui, même si on est débutant, le faux mouvement est impossible. Le seul risque aurait été de tomber sur un partenaire un peu « fragile » psychologiquement, qui ait tendance à partir en vrille. Mais il se trouve que les comédiens qui étaient sur le plateau étaient tous parfaitement équilibrés (rire). Placées par Vincent, Michel et la cheffe op, Lucie Baudinaud, les deux caméras qui ont filmé nos duels ne nous ont pas gênés non plus.

Le duel défend l'« honneur ». Que représente pour vous cette valeur ?

C'est une valeur magnifique, car elle englobe beaucoup d'autres, toutes estimables, dont la fierté, la probité et la dignité. Aujourd'hui, où on a tendance à vouloir régler ses comptes par tweets interposés, elle est en perte de vitesse, mais à l'époque du film, du moins dans certains milieux, elle faisait partie des valeurs qu'on inculquait aux garçons dès leur plus jeune âge. À ce titre, elle était même auréolée d'une dimension romantique. Je suis heureux d'être dans l'un des rares films qui remettent cette valeur à l'honneur.

Je voudrais dire qu'UNE AFFAIRE D'HONNEUR n'a pourtant rien d'une sacralisation de l'homme du XIX^e. Dans le même élan que son écriture due à Karine Silla et à Vincent Perez, il dénonce la misogynie et le patriarcat qui régnaient en maîtres à cette époque. Pacifiste dans sa façon de dénoncer la guerre à travers un Lacaze brisé par elle, subtil dans sa manière d'annoncer les évolutions sociétales des siècles à venir, UNE AFFAIRE D'HONNEUR est un film que je trouve complexe, moderne, passionnant.

Et féministe...

Et féministe, oui, évidemment ! Dans un scénario pourtant élaboré autour du duel, avoir introduit ce personnage de Marie-Rose Astié de Valsayre était une idée formidable. Ça rappelle que les combats des femmes pour leur émancipation et l'égalité de leurs droits avec les hommes ne datent pas d'hier et que bien avant les Simone Veil et autres Gisèle Halimi, des femmes montèrent au front du féminisme, avec parfois un cran physique phénoménal. La preuve : certaines d'entre-elles, dont Marie-Rose Astié (qui exista vraiment) n'hésitèrent pas à aller jusqu'à se battre en duel pour défendre leurs idées et prouver que le courage n'est pas l'apanage des hommes.

C'est Doria Tillier qui incarne Marie-Rose Astié...

Je me suis très bien entendu avec elle. Doria a cette faculté, qui n'est pas donnée à tout le monde, de pouvoir passer de la légèreté à la rigueur en un quart de seconde. Elle rit, elle plaisante, et en moins de temps qu'il ne le faut pour le dire, elle trouve sa concentration. Elle travaille, beaucoup, avec humilité, sans jamais se prendre au sérieux. Elle est une partenaire qui vous tire vers le meilleur.

Revenons-en à Lacaze. Qu'est-ce qui vous a le plus turlupiné pour l'interpréter ?

J'aime bien ce mot, « turlupiner », car c'est exactement ce que je ressentais. Lacaze est quelqu'un qui s'exprime très peu. Or il est très difficile de donner vie à un personnage taiseux, surtout dans les moments où il n'a rien à faire. Tous les acteurs vous le diront : sans cette béquille qu'est un texte, on ne sait pas trop à quoi s'accrocher, d'autant que dans ces cas-là, il est presque impossible de mesurer et d'analyser ce qui émane de soi. On redoute, soit d'en faire trop, avec le risque de trahir son personnage, soit de ne pas en faire suffisamment, avec celui de rester inaccessible. Tous les matins, cette problématique me tracassait, d'autant plus qu'avec Vincent on s'était mis d'accord pour qu'à aucun moment je ne recherche l'empathie du spectateur. J'arrivais sur le plateau, sans savoir si, sous mon masque d'impassibilité, j'allais arriver à faire exister le Lacaze que j'avais perçu à la lecture du scénario.

Certaines scènes sont quand même plus bavardes. Vous ont-elles permis de vous laisser aller à votre péché mignon, l'improvisation ?

Même pas ! (rire). Parce que l'« impro » implique de se laisser aller à ses émotions et



aux mots qui les traduisent, elle transporte avec elle une forme de modernité langagière. Dans UNE AFFAIRE D'HONNEUR, tous les mots écrits par Vincent et Karine étaient pensés, pesés et réfléchis. Les remplacer par d'autres, c'était prendre le risque de voir s'écrouler l'élégance un peu austère des personnages, et par contre-coup, celle du film.

C'est la première fois que vous tourniez sous la direction de Vincent Perez. Quel cinéaste avez-vous découvert ?

Vincent est un cinéaste délicat qui a une approche très douce, très nuancée, voire minimaliste, de la direction d'acteurs. Il appartient à ce petit cercle de metteurs en scène qui savent instaurer un climat de confiance avec leurs interprètes. Ses indications murmurées sont si précises que paradoxalement elles leur laissent beaucoup de liberté. Ça a été un bonheur de travailler avec lui. Je me suis rarement senti aussi libre.

Selon vous, à qui s'adresse UNE AFFAIRE D'HONNEUR ?

Ce film s'adresse je l'espère à tout le monde. C'est toujours intéressant de savoir comment notre histoire s'est construite. Intéressant de découvrir comment les choses étaient avant. Ça permet de faire des rapprochements et des analogies ou pas, avec notre époque. C'est souvent la vocation des films historiques. Même sous une forme romanesque, ils permettent en explorant le passé de mieux comprendre le présent. J'en ai fait l'expérience avec un film comme INDIGÈNES. C'est important de se retourner pour voir comment on en est arrivé là.





ENTRETIEN AVEC **DORIA TILLIER**



Comment êtes-vous arrivée sur ce projet ?

Vincent, que je ne connaissais pas, m'a fait parvenir son scénario par mon agent. Je l'ai rappelé à peine la lecture terminée. Jamais je n'avais accepté un film aussi vite. C'est surtout le personnage de Marie-Rose qui m'a séduite. C'est difficile de se définir soi-même, mais j'ai eu le sentiment que cette femme était proche de moi, ou, du moins, que je saurais l'interpréter. Vincent avait le même sentiment sans jamais m'avoir rencontrée : ça m'a étonnée.

Et puis, UNE AFFAIRE D'HONNEUR est un film d'époque. On n'en tourne pas si souvent. C'était une première pour moi... M'y lancer m'a amusée.

Costumes, coiffure, tournures de style aussi parfois... Certains comédiens redoutent pourtant les contraintes des films d'époque...

Je les ai trouvées plutôt enthousiasmantes. Tous ces ingrédients que vous évoquez aident surtout à s'immerger dans un rôle. Le seul désagrément en ce qui concerne Marie-Rose a été que ses robes comportaient des corsets très raides et qu'elles étaient cousues dans des tissus assez épais (c'était d'ailleurs l'un de ses combats, elle voulait que les femmes soient libres de leurs mouvements, débarrassées de leurs corsets, de leurs jupes et jupons). Comme on tournait en été, j'ai souvent eu très chaud. Malgré cela, j'ai trouvé super de tourner en costume.

Marie-Rose Astié a vraiment existé. Avez-vous eu accès à des textes vous permettant de la cerner ?

Sa biographie est très succincte et les documents la concernant, pratiquement inexistant, mais Vincent m'avait envoyé deux courts articles qu'elle avait écrits. L'un d'eux donnait vraiment à connaître sa pensée. En dehors de cela, je ne peux pas dire que j'ai pu faire un vrai travail d'immersion dans sa vie. Ce qui, en revanche, m'a beaucoup guidée pour la composer, c'est la façon dont Vincent et Karine l'avaient écrite : ils l'avaient très bien définie et très bien dessinée. Et comme mon sentiment était qu'elle et moi avions des points communs, honnêtement, l'endosser ne m'a pas demandé un énorme effort de composition.

Qu'une Marie-Rose Astié réussisse à faire parler d'elle dans cette France de la fin du XIX^e, alors très machiste et patriarcale, vous a-t-il étonnée ?

Non. Je ne vois pas pourquoi, même dans une société machiste, une femme ne pourrait pas faire parler d'elle. Ce qui me surprend c'est l'étonnement des gens d'aujourd'hui qui le découvrent.

À votre avis, est-ce justement Marie-Rose qui apporte à ce film d'époque sa touche contemporaine ?

Je ne sais pas. Les idées de liberté et d'égalité sont pour moi assez intemporelles... Je suis toujours surprise quand on dit d'un film historique qu'il « sonne » contemporain. Souvent, je n'ai pas d'opinion. C'est le cas pour ce film. Je sais qu'avant de l'écrire, Vincent a lu de nombreux livres d'Histoire et qu'il s'est énormément et sérieusement documenté. Une chose est sûre : quand débute son film, dans une France en pleine période paternaliste et conservatrice, la liberté et l'égalité que défend Marie-Rose sont des valeurs qui sont inscrites depuis peu sur le fronton des édifices publics. Quelle importance les messieurs d'alors accordaient-ils réellement à ces valeurs ? Je l'ignore, mais je sais que lorsqu'on raconte l'Histoire, même au plus près, on y met toujours une part d'interprétation personnelle. Vincent est un homme du XXI^e siècle où, en France et

en Occident, la liberté et l'égalité sont devenues des valeurs essentielles. Il leur a donc naturellement fait de la place dans son récit. C'est un homme scrupuleux et honnête. Je ne pense pas qu'il ait été obsédé par l'idée de « faire » moderne. Simplement, il est tombé « juste ».

Quel homme est-il sur le plateau ?

Doux, nuancé et à l'écoute. Vincent est un acteur et cela change tout. Aussi plein de finesse, d'intelligence et de délicatesse soit-il, un réalisateur qui n'est pas acteur aura toujours plus de mal à se mettre à la place d'un acteur et à comprendre ce qu'il ressent. En outre, Vincent savait très précisément ce qu'il voulait, ce qui ne l'empêchait pas de rester ouvert aux propositions. Être dirigé par lui est infiniment agréable. Je n'ai pas eu de scène avec lui, mais il est excellent dans le rôle de Berchère.

Comment êtes-vous devenue « escrimeuse » ?

N'étant pas une grande adepte de sport ni d'efforts physiques en général, cela a été assez difficile. J'ai répété trois (longs) mois à raison de quatre séances par semaine : deux d'escrime avec Michel Carliez, qui a chorégraphié les duels, et deux de sport avec un coach chargé de me renforcer les muscles les plus sollicités par l'escrime. Ça a été assez contraignant, mais ça m'a permis d'adopter une discipline sportive que j'ai conservée (un peu !) depuis.

En fait, à part quelques mouvements de base, j'ai surtout appris la chorégraphie de mes duels. Je pensais que je craindrais mes adversaires, en réalité, à cause de ma maladresse, j'ai surtout eu la trouille de blesser quelqu'un, notamment la cameraman, lorsqu'elle s'approchait trop de moi. Mais, il n'y a eu aucun pépin.

Quelle est la scène qui vous a le plus émue ?

En tant que spectatrice, celle qui voit s'affronter Vincent Perez et Noham Edje. Tournée en longueur, elle permet de se rendre compte de la cruauté du duel.



Et celle qui a été pour vous la plus problématique ?

Il y en a eu surtout deux pour des raisons différentes. Celle dans la grange avec Damien Bonnard m'a à la fois beaucoup stressée et excitée. On avait bossé trois mois pour la faire. On l'avait beaucoup répétée. Je ne pouvais pas me planter. Je me suis mis beaucoup de pression.

Il y a eu aussi celle où je dois chanter. Comme la mélodie n'était pas fixée et que je devais l'improviser, moitié en chantant, moitié en parlant, je craignais d'être un peu ridicule. On m'a dit que non mais je n'en sais rien car je vous avoue m'être bouché les oreilles pendant ce passage lors la projection d'équipe (rire).

Comment vit-on de jouer avec des partenaires presque exclusivement masculins ?

Très bien, merci ! (rire) Je ne fais pas vraiment de différence entre les hommes et les femmes. Tourner avec des « partenaires masculins », avec des « partenaires féminins », pour moi, c'est surtout tourner avec des partenaires. Pareil pour réalisateurs ou réalisatrices.

Ça a été facile, par exemple, de tourner avec Roschdy Zem. Ça a même coulé de source : Roschdy est très professionnel et tout de suite juste. Contrairement au rôle qu'il interprète, il n'est pas du tout, dans la vie, ni taiseux, ni austère. Avec lui, on peut

parler et mettre les choses au point. Comme il est très sportif — il fait de la boxe —, il m'a épatée dans son habileté à manier l'épée.

J'ai aussi adoré travailler avec Damien Bonnard. C'est un acteur très singulier. Il a réussi à faire de son personnage un homme complexe, à la fois agressif et fragile, comique et un peu fanfaron, sans doute parce qu'il doit faire comprendre qu'il est homosexuel.

Quant à Guillaume Gallienne, tous les comédiens vous le diront : c'est un bonheur de jouer avec lui. Dès qu'il dit un mot, il est dans la vérité. Il suffit d'une réplique pour être avec lui. J'ai regretté qu'on n'ait pas eu plus de scènes ensemble.

Quelle a été votre impression à la première vision du film ?

Une impression de belle réussite. UNE AFFAIRE D'HONNEUR est un film qui charrie plusieurs thèmes (le duel, l'honneur, le pacifisme, le féminisme, la presse...), et il donne matière à réflexion, mais sans s'appesantir, sans donner de leçon.

J'ai aimé aussi la beauté austère et élégante de sa réalisation et de son image. D'ailleurs, j'ai écrit à la cheffe opératrice Lucie Baudinaud pour la féliciter. Il est rare qu'une image accompagne aussi bien un propos. Au fond, rien n'est classique dans ce film : ni le sujet, ni son « rendu » formel. J'espère qu'il éveillera la curiosité.

Ce film aura-t-il « enrichi » l'actrice que vous êtes ?

Sans aucun doute. Aucun film n'est un film de plus, mais encore moins celui-là. Incarner un personnage comme Marie-Rose Astié et travailler sous la direction de Vincent est une chance pour une comédienne.





ENTRETIEN AVEC GUILLAUME GALLIENNE



Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce film ?

D'abord, la richesse de son scénario. À la première lecture, il paraissait simple et limpide alors qu'en réalité, il était tout en contrastes, bourré d'arrière-plans et naviguait avec adresse, entre délicatesse, gravité, violence et raffinement. J'ai aimé, entre autres, l'élégance avec laquelle il parlait du duel, une pratique pourtant impitoyable. J'ai adoré aussi l'intelligence avec laquelle il traitait des traumatismes de la guerre qui emprisonne certains anciens combattants — comme le colonel Berchère — dans un indéfectible esprit belliqueux, alors qu'au contraire, elle agit sur d'autres, dont Clément Lacaze, comme un répulsif, un cauchemar à ne plus jamais revivre.

À tous ces atouts s'ajoutait l'occasion de tourner avec Roschdy Zem, sous la direction de Vincent Perez.

L'« honneur », évoqué dans son titre, est un des mots clef du film. Est-ce une valeur qui vous parlait ?

C'est même une valeur qui a toujours résonné en moi. J'ai été élevé par un père qui m'a fait lire Péguy très jeune (trop?). Je me souviendrais toujours de ce passage de L'ARGENT : « Ces ouvriers ne servaient pas. Ils travaillaient. Ils avaient un honneur, absolu, comme c'est le propre d'un honneur... ». Mon éducation a tenu plus du XIXème siècle que du XXème ! (rire !)

Aujourd'hui, je continue d'être attaché à la notion même de l'honneur. Elle est pour moi une question de morale, une manière de penser et de se comporter. Rien à voir avec la rigidité, l'inflexibilité, une façon de se tenir droit ou même la fierté qui peut conduire à l'orgueil. L'honneur des principes. On n'y déroge pas. Mon personnage, Eugène, est un homme qui ne plaisante pas avec la moralité, même au risque de se brouiller avec son meilleur ami. Ce qui ne l'empêche pas de se laisser bousculer par Doria.

Justement, parlez-nous d'Eugène...

Cet homme — qui est inspiré d'Adolphe Tavernier, un écrivain escrimeur ayant existé — a dans le scénario un rôle qu'on pourrait comparer à celui d'un confident dans une tragédie. Il est surtout dans l'écoute et le partage. Il sert d'« ampli », de caisse de résonance. Son regard intensifie la tension ou l'émotion d'une scène. C'est très particulier à jouer. Ça demande même pas mal d'abnégation, mais c'est un exercice intéressant, surtout quand on est face à des comédiens comme Roschdy, Vincent, Doria et Damien...

Doria, une des rares femmes du film...

Rare mais essentielle. Contrairement à ce que son sujet pourrait laisser supposer, UNE AFFAIRE D'HONNEUR n'est pas qu'un film sur le duel et les hommes, c'est un film

qui s'inscrit dans une époque où les femmes commencent à revendiquer des droits : plus d'égalité entre les deux sexes et plus de reconnaissance. Même si, dans ces années 1880, elles sont plus nombreuses en Angleterre, certaines, en France, en dépit des préjugés de la société et de l'iniquité des lois, réussissent à se faire entendre. Marie-Rose Astié, jouée par Doria, est de celles-là.

Ce que je trouve très intéressant, c'est qu'elle va réussir à se faire entendre, sans singer les hommes, en utilisant des « atouts » propres à son sexe : la féminité, la douceur, la sensualité. C'est une fine mouche aussi. Elle est intelligente, impertinente, et... surtout très courageuse.

J'ai beaucoup aimé la scène du piano. Je la trouve pleine d'émotion. Il faut dire qu'elle était très finement écrite par Vincent et Karine. Tous les deux forment un tandem d'auteurs formidable.

Pourquoi aviez-vous tant envie de jouer avec Roschdy Zem ?

Roschdy est un immense acteur et c'est un comédien qui me touche. Il y a longtemps que je rêvais de tourner avec lui. J'aime son intériorité et aussi son autorité, deux particularités qui sont, chez lui, complètement naturelles. Roschdy ne force jamais son jeu, il ne compose pas. Il est « vrai », tout le temps. C'est ce qui lui donne son humanité. J'ai eu beaucoup de plaisir à jouer avec lui.

Même question en ce qui concerne Vincent...

D'abord, j'avais envie de retrouver le Vincent « acteur » que j'avais connu, éblouissant, sur le tournage de FANFAN LA TULIPE où je jouais La Houlette, et puis j'étais très curieux de travailler sous la direction du Vincent « réalisateur » qu'il est, avec tant de subtilité, depuis une vingtaine d'années maintenant, en raison, entre autres, du souvenir

particulièrement ému que j'avais gardé de son premier film, PEAU D'ANGE. Un film magnifique avec Guillaume Depardieu, où il fait montre d'une grande délicatesse.

Sur le plateau, comme dans la vie, Vincent est exquis. C'est un homme guidé par l'élégance : il préfère tourner d'un peu loin, plutôt que d'avoir recours à un gros plan qui serait peut-être efficace, mais qui alourdirait la scène. Comme il est photographe, il est très soucieux du cadre et de la lumière. Et parce qu'il travaille beaucoup sa mise en scène, il parvient à faire bouger les choses-là où, sur le papier, elles devraient être fixes. Vincent ne s'installe jamais. Sa caméra est toujours très mobile.

Travailler sous sa direction est très agréable car comme tous les comédiens réalisateurs, il fait confiance à ses interprètes. Rien de mieux pour booster l'imagination d'un

acteur ! (rire).

Cela vous a-t-il étonné que Vincent fasse un film sur le duel ?

Pas une seconde. Vincent est un as de l'escrime. Il se bat extrêmement bien. Il a même aidé les coachs !

Pensez-vous que son film va toucher le public d'aujourd'hui ?

Je crois qu'à partir du moment où ils sont bien traités, tous les sujets peuvent plaire. La mode n'a pas grand-chose à voir avec la séduction d'un film. Il me semble qu'UNE AFFAIRE D'HONNEUR a tout pour charmer et intéresser. C'est un film historique, mais qui parle d'une valeur éternelle, tant pour les hommes que pour les femmes : l'honneur.





ENTRETIEN AVEC **DAMIEN BONNARD**

Pourquoi avez-vous accepté de participer à ce film ?

Plusieurs composantes sont nécessaires afin d'être attiré, de décider à s'engager et de participer à un film : la force du scénario, ses dialogues, le squelette du film, l'univers qu'il propose, le récit, la vision, son esthétique, son langage, sa grammaire cinématographique. La personne qui réalisera cette œuvre, sa personnalité, ses travaux précédents, les discussions et rencontres autour du projet, les échanges qui permettent de se projeter ensemble vers ce monde que l'on fabriquera, vers lequel on va plonger, les partenaires de jeu et l'équipe technique.

Pour UNE AFFAIRE D'HONNEUR ce qui m'a attiré c'est ce voyage dans l'Histoire, au travers d'une époque. Se transporter vers un lieu qui dessine deux mondes qui s'affrontent durant cette période : le monde du passé et le nouveau monde en construction.

Explorer, fouiller le quotidien de la fin du XIXème siècle : 1887. La pensée, la philosophie, les problématiques de cette époque, les mœurs, les rapports sociaux, les combats intellectuels, les causes, les injustices et inégalités, et bien sûr le duel : l'art du duel, les interdits liés à cette pratique illégale, mais tolérée

ces années-là. Le monde des maîtres d'armes, son fonctionnement, sa dimension, ses règles, protocoles, ses motivations, les questions liées à l'honneur, à la vengeance : leurs raisons et dégâts.

La distribution des rôles, celles et ceux qui allaient incarner les personnages, des actrices et des acteurs avec qui je n'avais pas encore eu l'occasion de travailler. Entre autres celui de Marie-Rose Astié de Valsayre interprété par Doria Tillier. Cette femme, journaliste, militante féministe et socialiste, ayant lutté pour des droits pour les femmes - le droit au port du pantalon, l'égalité des salaires, l'accès aux études, aux professions, le droit de vote – à travers ses combats politiques et le duel, en avance sur son époque, dans un monde masculin.

Le personnage que j'ai pu interpréter, Ferdinand Massat, m'a passionné. Dans le film mon personnage est rédacteur en chef du *Petit Journal*. Il représente la nouvelle génération de la presse, quelques temps après la liberté de celle-ci proclamée en 1881. La disparition de la censure, c'est également les débuts de la presse illustrée en couleur, la naissance de nombreux journaux, d'articles portant sur les faits divers, la publication et la fascination liées à ce type d'actualités - notamment le triple assassinat des femmes de la rue Montaigne.

Faire exister ce personnage a été très riche. J'ai eu grand plaisir à le trouver, le faire vivre dans ses reliefs, ses complexités, ce qui le constituait, me questionner sur ce qu'il vivait, montrait, cachait. Ferdinand Massat est plein de facettes, de choses qu'il montre, de postures. D'un côté il se montre sous des apparences brutes, masculines, misogynes, c'est un personnage provocateur, à la recherche d'une reconnaissance, il cherche à être respecté, à exister, notamment dans les mondanités, peut être rejoindre des mondes loin de ce qu'il est et d'où il vient. Mais il est par ailleurs, au fond de lui, un autre un homme à l'étroit dans un monde. Ayant du mal à savoir exactement où se trouve sa liberté, ce qui le constitue réellement. Difficile pour lui de s'autoriser ce qu'il ressent, ce qu'il souhaiterait vivre, se montrer

tel qu'il est, déposer ou conserver une armure qui le protège mais l'empêche. Il est même difficile pour lui d'oser vivre son rapport à l'amour, son orientation sexuelle, son attirance pour les hommes, profondément enfouie au fond de lui. Difficile à s'autoriser même à y penser dans la société de cette époque. C'est en cherchant à exprimer toutes ses couches, ses secrets, ses souffrances, et le chemin vers lequel il évoluera qui était passionnant à forger. À la fin du film, on peut même penser que c'est quelqu'un qui, plus tard, pourra s'engager aux côtés de Marie-Rose pour changer la société.

Avant de lire ce scénario, que saviez-vous du duel et de l'époque où il se passe ?

Très peu de choses. J'avais entendu parler du dernier duel français, un combat au pistolet en 1967 dans le parc d'un hôtel particulier de Neuilly-sur-Seine, entre le député maire SFIO de Marseille, Gaston Defferre et le député Gaulliste du Val d'Oise, René Ribière. Et j'avais aussi en tête, comme tout le monde, les duels des films de cape et d'épée. En ce qui concerne la période où se déroule le film, je connaissais quelques petites choses, dont l'interdiction faite aux femmes de voter et de porter le pantalon. Le scénario et les échanges avec Vincent Perez, les archives de que j'ai consulté mon beaucoup appris sur ce sujet.

Comment avez-vous « nourri » votre Ferdinand Massat ?

En premier lieu, par des temps de discussions avec Vincent Perez. Nos échanges sur la personnalité de ce Ferdinand, ainsi que mon ressenti et ma vision de celui-ci, au travers de l'imaginaire, les costumes et détails vestimentaires, un parfum que j'ai choisi pour mon personnage et les lectures sur l'histoire des journaux de cette époque. Je me suis d'ailleurs procuré des exemplaires de ceux-ci, notamment du *Petit Journal* qui fut l'un des premiers quotidiens parisiens à employer l'expression « fait divers ». En cette fin XIXe, le journalisme changeait. Les journalistes pouvaient avoir un certain pouvoir, ou penser l'avoir. Ils pouvaient parfois, en quelques sortes, faire « la pluie et le beau temps », avec noblesse et justesse, ou certaines fois avec arrogance.



Mener des enquêtes, révéler des faits, faire les grands titres en mettant en avant la violence, parfois horrible, évoquant de simples événements de société ou politiques pour mettre en avant ce monde en mutation, l'affrontement des idées. Ces conflits pouvaient susciter de nombreuses demandes de duels. C'est la raison pour laquelle tous les grands « titres » possédaient leur propre salle d'armes : leurs rédacteurs et journalistes pouvaient venir apprendre l'escrime, s'y entraîner pour être en mesure de se défendre en cas de duels, si l'un de leur article était vécu comme humiliant, ou déshonorant pour quelqu'un.

Pratiquiez-vous l'escrime ?

Pas du tout. Je ne connaissais pas non plus, ni les enjeux du duel, ni ses règles, ni la pratique même de l'escrime.

Vincent m'a offert « *L'annuaire des duels* », où ont été consignés tous les duels entre 1880 et 1889, ainsi que « *L'Art du duel* », un livre-somme d'Adolphe Tavernier qui dit tout

sur cette pratique : comment y arriver en forme, comment s'y préparer pour l'emporter, limiter les dégâts, comment s'y habiller (le plus neutre possible) pour ne pas distraire l'attention de son adversaire, comment tenir, aussi, sans s'essouffler... On apprend même dans cet ouvrage que certains combattaient à l'épée torse nu pour éviter qu'en cas de blessure, un bout de tissu pénètre dans le corps et provoque une infection éventuellement mortelle puisqu'à l'époque, il n'y avait pas d'antibiotiques.

Parallèlement à mes lectures, j'ai appris et pratiqué l'escrime durant plusieurs mois. Cette préparation s'est faite aux côtés de Michel Carliez et de son équipe. Cela a été riche de fatigue, de gestes répétés, d'apprentissage de chorégraphies des combats, du plaisir d'apprendre, d'être initié et d'évoluer dans cette discipline.

Votre scène de duel a-t-elle été la plus difficile, pour vous, à exécuter ?

Oui bien entendu car il fallait pouvoir être totalement prêt le jour du duel sur le tournage. Mais nous l'avions préparé en travaillant tous ensemble, en binôme, avec Doria Tillier et

les cascadeuses et cascadeurs qui ont été nos doublures sur le film. Nous avons répété notre duel au millimètre près, comme s'il s'agissait d'une chorégraphie, de manière à pouvoir l'exécuter nous-mêmes au maximum, et pouvoir construire la scène en y mêlant notre présence, nos gestes, et ceux de nos doublures. Ce qui me touche c'est comment Vincent a mis en scène avec Lucie Baudinaud, la cheffe opératrice et directrice de la photographie, la tension de cette scène entre Doria et moi. Tension perceptible d'ailleurs dans toutes les autres scènes de duels du film, particulièrement dans celle entre Noham Edje et Vincent Perez puis celle entre Roschdy Zem et Vincent Perez.

Au fond, qu'avez-vous aimé dans ce film ?

Sa richesse. UNE AFFAIRE D'HONNEUR est un film qui renvoie à beaucoup de sujets : le féminisme, les libertés de chacun, le pacifisme et aussi les dégâts psychologiques des guerres chez ceux qui les font, ceux qui les subissent, ceux qui en meurent, ceux qui restent ; les ravages de la guerre.

Mais je crois que ce que j'ai préféré, c'est la réflexion que le film propose sur le duel. La pratique du duel, souvent choisie comme seule issue pour laver son honneur, un cadre pour contourner la vengeance. Certes pratique cruelle et violente, mais très souvent, le duel mené, le conflit entre les deux personnes impliquées s'éteignait définitivement. On donnait raison à celui qui avait gagné, mais l'honneur était sauf des deux côtés, et on tournait la page. À un point tel que, comme on le voit dans le film avec Marie-Rose et Ferdinand, les combattants pouvaient même ensuite devenir des alliés. À condition, bien sûr, qu'ils aient survécu tous les deux, ce qui arrivait trois fois sur quatre, puisque les combats s'arrêtaient le plus souvent au premier sang.

Un mot sur Vincent Perez ?

Notre rencontre a été forte. Nous ne nous connaissions pas... Nous avons eu une telle complicité artistique et amicale que je crois qu'on ne se quittera plus.

J'ai apprécié sa passion, ses réflexions, ses connaissances et son rapport au duel, son exigence, son engagement, son regard de réalisateur et sa générosité à partager tout cela, et à m'embarquer dans cette aventure.



LISTE ARTISTIQUE

Clément Lacaze	Roschdy ZEM
Marie-Rose Astié de Valsayre	Doria TILLIER
Eugène Tavernier	Guillaume GALLIENNE <i>de la Comédie-Française</i>
Ferdinand Massat	Damien BONNARD
Louis Berchère	Vincent PEREZ
Adrien Lacaze	Noham EDJE
Gustave de Borda	Pepe LORENTE
Louise	Myriem AKHEDDIOU
Marguerite	Eva DANINO

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	Vincent PEREZ	Régisseuse générale	Sarah LÉRÈS
Scénario	Vincent PEREZ et Karine SILLA	Chorégraphe combats et cascades	Michel CARLIEZ
Dialogues	Karine SILLA	Directeur de production	Pascal BONNET
Image	Lucie BAUDINAUD <i>afc</i>	Directeur de post-production	Aurélien ADJEDJ
Chef monteuse	Sylvie LAGER	Producteur exécutif	Marc VADÉ
Musique originale	Evgueni et Sacha GALPERINE	Directrice de la production cinéma	Marine FORDE
Supervision musicale	Varda KAKON	Directeur du développement	Franck WEBER
Son	Lucien BALIBAR	Produit par	Sidonie DUMAS
	Nicolas MOREAU	Une production	GAUMONT
	Olivier TOUCHE	En coproduction avec	FRANCE 2 CINÉMA
	Olivier GUILLAUME	Avec le soutien de	CANAL+
Chef décorateur	Jean-Philippe MOREAUX	Avec la participation de	FRANCE TÉLÉVISIONS
Créatrice de costumes	Madeline FONTAINE <i>afcca</i>	Avec la participation de	CINÉ+
1 ^{er} Assistant Réalisateur	James CANAL	Avec le soutien de	LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
Scripte	Rachel CORLET	Avec la participation de	VOLAPUK SA
Directeur de casting	Michaël LAGUENS	Distribution et Ventes internationales	GAUMONT